

-- Patrick Sériot : «Traductibilité et reconfiguration de la forme-sujet dans la traduction russe-français», Colloque international de linguistique contrastive : langues slaves et langues romanes, Aix-en-Provence, 17-19 novembre 1983 (inédit).

1 Je voudrais, dans cet exposé, montrer le rôle singulier de la *traduction*, envisagée comme un cas particulier de paraphrasage permettant de mettre au jour, dans les "failles" de la traductibilité, des points de contact entre la langue et le discours, sur la base du passage du russe au français.

1/ Complétude, non-spécification et traduction.

1-1/ Le postulat de complétude de l'énoncé.

La grammaire envisage, la plupart du temps, un énoncé comme étant complet, achevé, ne pouvant recevoir comme modification que des "expansions" (c'est l'énoncé minimal des structuralistes). Dans la grammaire générative, de même, on doit toujours pouvoir faire remonter un énoncé à une structure syntaxique dont la forme canonique est la concaténation SN + SV. Les différentes réalisations en surface n'en sont alors que les avatars.

Cette notion de complétude n'est que confirmée par l'exception que constituerait *l'ellipse*, dont la

2 restitution est supposée être si évidente¹ qu'elle ne serait en fait qu'un cas particulier d'un énoncé complet (cf. les travaux de Cl. HAROCHE).

On se trouve donc devant le postulat que toute phrase grammaticalement bien formée est complète, qu'elle dit tout, sans manque et sans oubli, et qu'elle ne dit pas autre chose que ce qu'elle dit.

- Or la notion de complétude ne va pas de soi. En effet, on ne peut pas *tout dire*. Selon l'expression de FREGE: "A vouloir ne rien omettre, il faudrait imposer une insupportable prolixité".

Ainsi un énoncé, même défini comme non-elliptique, non seulement ne peut pas rendre compte de la totalité du réel, mais encore ne peut pas tout spécifier, car il est "tenu" dans le cadre contraignant de la langue naturelle dans laquelle il est formulé.

La non-spécification est donc un élément nécessaire de la langue, de chaque langue. Cette notion de non-spécification est un élément constitutif du *non-dit*.

(Je ferai ici une distinction entre le *non-dit*, en tant qu'élément absent, non-spécifié, et *l'implicite*, en tant que "dit sans être dit", "dit sans être assumé", en d'autres termes, "montré", "indiqué", mais non asserté.)

- La problématique du non-dit n'a pas sa place en linguistique structurale. Mais pas non plus en grammaire générative (c'est à dire une grammaire "descendante"): on postule univocité et complétude de la structure profonde, avec des *effacements* possibles, à mesure qu'on s'approche de la surface.

3 Je voudrais me placer ici dans une perspective inverse, c'est à dire en grammaire ascendante, en grammaire de reconnaissance: si on part, non d'une phrase de base canonique, mais de la surface, avec son ambiguïté potentielle due à l'ensemble du non-dit, alors comment opérer la reconstitution des éléments manquants? comment retrouver ce qui est absent? Ici on ne peut pas faire comme si ce qui n'est pas dit allait de soi.

Mais il y a plus: la tournure elliptique, ou la non-spécification, n'est pas forcément un problème syntaxique reconnaissable formellement dans la cadre

¹ Cf. le dictionnaire de linguistique de O.S.Akhmanova (Moscou, 1966) : "*ellipse*: omission d'un élément (d'un membre) de l'énoncé, facilement reconstituable par le contexte ou la situation".

d'une langue: comment être sûr de la reconnaissance, de l'identification même d'un manque? S'agit-il d'un processus conscient et univoque?

Il me semble que la pratique de la traduction peut faire avancer dans ce domaine, en ce que le réseau du non-dit, qui, par définition, n'était pas apparent dans une langue, peut devenir patent par l'intermédiaire de la traduction dans une autre langue, ou du moins s'en trouver grandement modifié.

1-2/ La traduction comme paraphrase filtrante.

Je pense que la pratique d'un traducteur ou d'un enseignant de langue étrangère est très différente de celle d'un spécialiste de linguistique générale travaillant essentiellement sur sa langue maternelle.

En effet, l'idée de complétude, de caractère fini de l'énoncé, est immédiatement et nécessairement mise en défaut par l'opération de traduction en une autre langue naturelle (je dis bien autre langue naturelle, ce qui s'oppose à l'opération de réécriture, retranscription en un métalangage construit).

Mon hypothèse principale est que la non-spécification, la non-complétude dans une langue peut être mise en évidence par la langue d'arrivée, qui fonctionnerait alors comme un "filtre", comme un analyseur de la répartition du dit et du non-dit dans la langue de départ. La traduction peut ainsi être un "révélateur" d'une configuration invisible au départ.

4 Je citerai ici la remarque bien connue de JAKOBSON dans son commentaire sur BOAS² : "La vraie différence entre les langues ne réside pas dans ce qu'elles peuvent ou ne peuvent pas exprimer, mais dans ce que les locuteurs doivent ou ne doivent pas transmettre".

Pour prendre un exemple classique: le français "Hier soir j'ai lu un livre", qui semble un énoncé parfaitement clair et complet, ne pourra se traduire en russe que par l'intermédiaire d'un choix obligatoire entre deux solutions, qui seront autant d'interprétations russes de quelque chose senti comme incomplet ou non-spécifié eu égard aux contraintes du système de la langue russe:

Včera večerom ja čital knigu / ja pročital knigu.

Pour JAKOBSON le problème est de rechercher, derrière les spécificités de chaque langue, les universaux du langage. Je voudrais, quant à moi, rester au niveau des effets de sens (selon l'expression de GUILLAUME) de la traduction et étudier le travail de reconstruction du sens dans le passage d'une langue à l'autre, ici en l'occurrence du russe au français, avec tous les choix, réductions et décalages que cela suppose et impose.

Ceci implique de s'interroger sur les modes de reconstitution du non-spécifié, du non-dit, dans et par la traduction en une autre langue. En d'autres termes: peut-on traduire le non-dit? ou, lorsqu'on traduit, traduit-on aussi le non-dit?

Ainsi, le type de paraphrase particulier qu'est la traduction a ceci de hautement singulier qu'un énoncé "complet" (ou décrit comme tel) dans une langue peut devenir incomplet dans une autre langue, eu égard aux éléments obligatoires du système de la langue d'arrivée, nécessitant ainsi un choix de respcification. Ce choix peut n'être pas déterminé uniquement par la connaissance du système de la langue.

5 Cette façon d'envisager la traduction permet ainsi de remettre en question l'idéal implicite de complétude logique de l'énoncé.

2 R. JAKOBSON, Essais de linguistique générale, Ed. de Minuit, 1963, P.201.

1-3/ La mise en abyme du non-dit.

Il est alors nécessaire de préciser que, dans cette mise en évidence du non-dit par la comparaison avec d'autres langues, le problème n'a jamais de fin, car on peut toujours concevoir théoriquement une langue qui fasse une distinction formelle là où toutes les autres langues envisagées jusqu'à présent n'en font pas.

Je me permettrai de citer le cas de l'espéranto, qui est extrêmement intéressant dans le cadre de ce colloque, en ce qu'il s'agit d'une tentative de synthèse entre, essentiellement, des langues slaves et romanes (ainsi que germaniques).

Le principe général qui a, semble-t-il, présidé à l'élaboration de l'espéranto est l'élimination des ambiguïtés reconnues dans ces langues, par des sélections explicites obligatoires.

Ainsi le mot français "ordre" sera scindé en espéranto en :

- ordo (antonyme de désordre)
- ordeno (ordre religieux)
- ordono (commandement)

De même, si la nominalisation "construction" est un nom d'action, on dira *konstruado*, alors que si c'est un nom d'objet, on dira *konstruaĵo*.

L'échec - non pas pratique, certes, mais théorique - de l'espéranto est, à mon avis, que les désambiguïssations ainsi obtenues sont limitées à la comparaison de quelques groupes de langues déterminés, et ont donc des limites de fait et non de droit. D'autre part les ambiguïtés reconnues et traitées sont essentiellement des polysémies lexicales. Rien, ou presque, ne concerne la syntaxe. C'est ainsi qu'une ambiguïté aussi répertoriée

6 que "la peur de l'ennemi" subsistera en espéranto :

la timo de la malamiko.

Pour travailler dans cette voie, il importe de souligner que la traduction n'est pas un métalangage désambiguïssant dans l'absolu, puisque la langue d'arrivée a elle-même son propre système d'impossible, son propre réseau d'éléments obligatoires et d'éléments potentiellement implicites. La traduction est donc le passage à une autre configuration de spécifications retenues, qui s'appuie sur la matérialité de la langue d'arrivée.

Je précise que je ne m'occuperai pas ici de lexicologie et de champs sémantiques, mais de syntaxe, et des conséquences des différences d'organisation syntaxique entre deux langues sur la configuration des réseaux d'énonciation.

Le rapport de la syntaxe à la sémantique pourra alors nous faire avancer vers l'opposition de la langue et du discours, c'est le point qui fera l'objet de la dernière partie de cet exposé.

II/ Les failles de la traductibilité.

Je vais envisager quelques cas, dans la traduction du russe en une autre langue, où la langue d'arrivée, avec ses structures propres obligatoires, provoque des risques de dérapage, de glissement, dans un schéma qui, au départ, n'était pas forcément senti comme faisant problème. C'est ce que je nommerai les "failles" de la traductibilité.

Je fonderai mon analyse essentiellement sur le problème de la nominalisation en russe et de ses possibilités de traduction.

7 - L'abondance des formes nominales du verbe dans le style officiel en russe a été souvent notée, y compris à partir d'autres langues slaves. C'est le cas notamment des grammaires russes à vocation contrastée faites en Tchécoslovaquie, comme celle de HAVRÁNEK de 1966, ou de BARNETOVÁ de 1979.

Ces grammaires insistent sur l'importance numérique des nominalisations dans le "discours officiel" (jednací řeč), mais en font un

problème de style: les cascades de génitifs avec nominalisation "ne passent pas" en tchèque. Par conséquent les auteurs proposent des traductions: là où en russe on a une seule proposition avec une nominalisation enchâssée, les Tchèques font éclater ce schéma par deux ou plusieurs propositions subordonnées ou coordonnées.

Ex: (31)

В отличие от других форм организации общественно-производственного труда учащихся школьная бригада помогает наиболее удачно решать задачи массового вовлечения подростков и юношей в колхозное производство, обеспечения их труда педагогическим и агротехническим руководством, выполнения учащимися всего комплекса полевых работ, применения механизации.

Traduction littérale du russe:

A la différence des autres formes d'organisation du travail socio-productif des élèves, la brigade écolière aide à réaliser le plus efficacement les tâches d'incorporation de masse des adolescents et des jeunes dans la production kolkhozienne, de soutien de leur travail par une direction pédagogique et agrotechnique, d'accomplissement par les élèves de tout l'ensemble complexe des travaux des champs, d'utilisation de la mécanisation.

Traduction en tchèque:

Na rozdíl od jiných organizačních forem společenské výrobní práce žáků pomáhá školní brigáda nejzdařileji řešit úkol, aby byla dospívající mládež masově zařazena do kolchozní výroby, aby je ji práci bylo zajištěno pedagogické a agrotechnické vedení, aby žáci vykonávali celý komplex polních prací a aby bylo využito mechanizace.

8 Traduction littérale du tchèque:

A la différence des autres formes du travail social de production des élèves, la brigade écolière aide à réaliser le plus efficacement les tâches que la jeunesse soit massivement incorporée dans la production kolkhozienne, que son travail soit soutenu par une direction pédagogique et agrotechnique, que les élèves accomplissent tout l'ensemble des travaux des champs, et que soit utilisée la mécanisation.

On raisonne ici en termes de "génie propre de la langue", dans une perspective de stylistique comparée: dans la phrase russe on a une seule proposition, avec un seul verbe conjugué: pomogaet, cette proposition unique contient quatre SN compléments, de la forme (Nmz - N) ⁴. La version tchèque présente le même énoncé avec quatre propositions subordonnées à une principale. Ici le même schéma actantiel (au sens de Tesnière) se retrouve dans les deux versions.

Or il est plus intéressant de constater que des considérations de "stylistique comparée" (donc se plaçant dans une problématique fondée sur le système de la langue) peuvent faire intervenir des reconstitutions du non-dit, sans que les formes que prend cette reconstitution soient jamais justifiées, ni même mentionnées comme faisant problème.

Ex:

В случае отказа от нашего предложения, сообщите нам об этом немедленно.
(En cas de refus de notre proposition, veuillez nous en informer au plus tôt.)

devient en tchèque (HAVRÁNEK-66 , t.2, p. 318):

V případě, že naši nabídku odmítáte, sdělte nám to neprodleně.

(Au cas où vous refuseriez notre proposition, veuillez nous en informer au plus tôt.)

³ HAVRÁNEK et al., Příruční mluvnice ruštiny pro čechy, Praha, 1966, t.2, p. 167.

⁴ Nmz : nominalisation.

Ici un actant de plus a été introduit: le sujet de "refuser". La non-spécification du sujet dans la nominalisation russe *otkaz* est impossible ici si on fait éclater l'enchâssement de la nominalisation par une proposition complète: la place de sujet de *odmítat* ("refuser")

9 doit *nécessairement* être instanciée.

Mais les raisons du choix de concordance entre le sujet de "refuser" et celui de "informer" paraissent sans doute tellement évidentes que les rédacteurs n'ont pas pris la peine de justifier leur choix.

Or d'autres solutions étaient possibles, en particulier la conservation de l'indétermination du sujet par une construction passive (cf. en français: "Au cas ou notre proposition serait refusée (par N), veuillez...).

– Un dernier exemple, concernant cette fois la neutralisation de l'aspect dans la nominalisation en russe, neutralisation qui ne peut pas être maintenue dans un énoncé verbal complet: il faut *reconstituer* l'aspect en tchèque, le temps relatif en français.

Ex:

При приближении поезда к станции пассажиры стали собирать багаж. (*ib.*, p.386)

(trad. littérale:

lors / de l'approche / du train / de la gare/ les voyageurs commencèrent à rassembler leurs bagages)

Les structures syntaxiques du tchèque *ne permettent pas de ne pas choisir*: on aura donc deux interprétations,

– à l'imperfectif:

Když se vlák přiblížoval ke stanici, začali cestující sbírat zavazadla.

– ou au perfectif:

Když se vlák přiblížil ke stanici, začali cestující sbírat zavazadla.

De même, en français, on se trouve devant un cas de véritable blocage dû au système de la langue. Il ne s'agit plus de stylistique ou d'esthétique: les contraintes du système sont telles qu'un énoncé comme

"Lors de l'approche du train de la gare..."

est agrammatical.

10 Le système *impose* donc un choix entre deux possibilités, le choix de re-spécification, obligatoire, n'étant d'ailleurs pas synonyme de *résolution* d'ambiguïté, mais plutôt *d'occultation* de cette ambiguïté dans la phrase de la langue de départ.

On aura ainsi en français:

–soit simultanément:

Comme le train s'approchait de la gare, les voyageurs commencèrent à rassembler leurs bagages.

– soit antériorité:

Alors que le train s'était approché de la gare, les voyageurs...

Aucune traduction neutralisant cette opposition temporelle n'est possible en français.⁵

⁵ La traduction par "à l'approche du train, les voyageurs..." n'est possible que si les voyageurs sont dans la gare. S'ils sont dans le train cette solution est impossible.

Ici le tchèque fonctionne par rapport au russe de façon à peu près identique au français. Pour ce qui est des nominalisations en général, il semble que le problème serait inverse avec, par exemple, le polonais.

On voit ainsi que traduire, ici, c'est *prendre parti*, c'est perdre la configuration particulière à la langue de départ entre le dit et le non-dit, c'est perdre l'unicité matérielle au niveau du signifiant, c'est à dire de la surface textuelle.

– Voici maintenant un autre type de "blocage", dans la traduction du russe au français.

Prenons cet énoncé, tiré d'un discours de N. S.KHROUCHTCHEV:

Такие руководители завоёвывают авторитет своим служением народу.

(Trad. litt.: De tels dirigeant conquièrent leur autorité par /leur service / du peuple.)

On se trouve ici face au même problème que dans l'énoncé étudié par VENDLER:

John's singing of the Marseillaise surprised me,

11 que N.D. ARUTJUNOVA, dans son livre "Predloženie i ego smysl" traduit en russe par

• Пение Джоном Марсельезы поразило меня.

La traduction française

**le chant de la Marseillaise par John m'a surprit* est impossible, car "chant" n'admet pas de génitif objectif en français. Il faut donc opter en français pour l'une des deux interprétations:

• то, что Джон пел Марсельезу поразило меня

Le fait que John ait chanté la Marseillaise m'a étonné.

• то, как Джон пел Марсельезу поразило меня.

La façon dont John a chanté la Marseillaise m'a étonné.

Ainsi la phrase de Khrouchtchev citée plus haut peut se traduire en un français "grammatical" de deux façons:

Ces dirigeants conquièrent leur autorité

– • par le fait qu'ils servent le peuple

– • *par la façon dont ils servent le peuple*

– Mais, si la construction avec nominalisation cohabite en russe avec la possibilité de respécification, l'emploi de cette construction non spécifiée est *signifiant*. Il n'en est pas de même en français, où le système ne permet pas le maintien de l'ambiguïté, ne permet pas de dire les deux choses en même temps dans le même énoncé.

Ces deux traductions en français sont des interprétations différentes, des choix différents de désambiguïstation, c'est à dire qu'elles perdent nécessairement la "cohabitation" de deux lectures d'une même séquence, elles perdent cette possibilité de *jeu* du signifiant, qui pour FREUD est plus important que les significations explicites.

– Le problème général est ici l'*interprétation* (ou la "lecture") du SN (Nmz – N₉) .⁶

J'insiste sur le fait que ce SN présente la même

12 relation prédicative que N+V: la nominalisation n'est nullement déprédicativée. Par exemple *rost proizvodstva* ("l'augmentation de la production") a la même

⁶ N₉ = nom au génitif.

structure actancielle que *proizvodstvo rastët* ("la production augmente"), mais avec l'assertion en moins. Le problème est de savoir si cette relation prédicative est *préassertée* ou *non-assertée*, c'est à dire si elle est introduite dans le "fil du discours" comme un objet réifié, extérieur, ayant *déjà* subi une opération de prise en charge "avant", ou "ailleurs", ou bien si elle est une simple relation, sans assertion antérieure.

Là encore, la traduction peut fonctionner à la fois comme un filtre désambiguïsant *et* comme un brouillage supplémentaire d'une situation instable mais homogène au départ.

Ma thèse est que l'enchâssement syntaxique des SN comportant une nominalisation est un mode d'émergence de la pon-unicité de la forme-sujet.⁷

Prenons ce passage de Lénine:

Отношение политической партии к её ошибкам есть один из важнейших и вернейших критериев серьёзности партии и исполнения ею на деле ее обязанностей к своему классу и к трудящимся массам. Открыто признать ошибку, вскрыть её причины, проанализировать обстановку, её породившую, обсудить внимательно средства исправить ошибку – вот это признак серьёзности партии, вот это исполнение ею своих обязанностей, вот это – воспитание и ооучение класса, а затем и массы.

On a ici deux phrases comportant chacune les deux mêmes *nominalisations*: *ser'ëznost' partii* et *ispolnenie eju svoix objazannostej*. La traduction française des *Cahiers du Communisme* dit ceci:

L'attitude d'un parti politique en face de ses erreurs est un des critères les plus importants et les plus sûrs pour juger si ce parti est sérieux et s'il remplit réellement ses obligations envers sa classe et envers les masses laborieuses. Reconnaître ouvertement son erreur, en découvrir les causes, analyser la situation qui

13 l'a fait naître, examiner attentivement les moyens de corriger cette erreur, voilà la marque d'un parti sérieux, voilà ce qui s'appelle, pour lui, remplir ses obligations, éduquer et instruire la classe, et puis les masses.

Je distinguerai ici les nominalisations de la première phrase, qui sont hors assertion, de celles de la seconde, qui sont, de ce point de vue, fort ambiguës, selon que l'on considère que *ser'ëznost' partii* et *ispolnenie eju svoix objazannostej* sont donnés comme des idéaux à atteindre ou des caractéristiques existantes de la situation présente. On pourra ainsi se demander si la prise en charge est assumée par Lénine, par un sujet universel ou par aucun sujet.

La traduction française fait éclater – et ne peut pas faire autrement – l'enchâssement de ces SN: on a en effet encore une fois un cas de blocage dans le passage du russe au français:

? l'accomplissement par lui de ses obligations

est un énoncé, sinon impossible, du moins douteux.

Mais en traduisant, en sortant la relation prédicative enchâssée dans le SN pour en faire une proposition avec un verbe à un mode personnel, on perd l'identité matérielle des deux couples de SN dans le texte russe, identité sur quoi est fondée l'argumentation de Lénine.

On aura compris, je l'espère, qu'il n'est nullement question ici de juger de la qualité d'une traduction de façon intrinsèque, mais de s'interroger sur les *effets de sens* de cette traduction, sur la reconfiguration d'éléments obligatoires ou non, et sur ses conséquences pour, par exemple, l'assertion, la

⁷ terme que j'emploie, faute de mieux, pour éviter "locuteur" ou "sujet d'énonciation" dans, par exemple, les relations prédicatives préassertées.

prise en charge et, par conséquent, les places de sujets à l'intérieur d'un même énoncé, ce que j'appelle la reconfiguration de la forme-sujet.

14 En même temps on peut noter un fait pour le moins curieux, c'est que souvent, par l'opération de traduction, les limites de la grammaticalité de la langue d'arrivée deviennent *floues*, c'est à dire les limites entre le possible et l'impossible dans la langue. S'il y a un passage graduel, sans solution de continuité, entre "lors de l'approche du train de la gare" et "l'accomplissement par lui de ses obligations", alors qu'en est-il de l'impossible de la langue? Où est le "réel de la langue" (selon l'expression de J.C.MILNER)?

On peut ainsi poser le problème: à partir de quand n'est-on plus "en langue" mais en discours étranger traduit? Ou: à partir de quel moment un texte russe traduit n'est-il plus "du français" mais du "russe traduit"?

Ainsi, parfois, la langue d'arrivée n'offre pas une résistance, une consistance suffisantes, elle peut se laisser *subvertir*. Le problème de l'acceptabilité serait-il ailleurs que dans le système à la fois neutre et contraignant de la langue?

Autrement dit l'édition française de la revue *Les nouvelles de Moscou* est-elle "en français"?

- Revenons maintenant à la nominalisation en langue et en discours.

La nominalisation est un phénomène qui résiste tout particulièrement aux tentatives taxinomiques, que ce soit en termes de "parties du discours" ou de "constituants immédiats".

Or, à la limite, la nominalisation n'est qu'un cas particulier du SN (N_1-N_2).

Je poserai donc maintenant, dans le cadre de cette interrogation sur l'abondance des SN dans le "style officiel" en russe et sur leurs possibilités de traduction, la question suivante:

qu'est-ce qu'un "SN" de la forme (N_1-N_2), ou plutôt, dans quelle mesure une suite N_1-N_2 est-elle un SN?

15 Et je ferai l'hypothèse que la séquence N_1-N_2 , en tant que suite de constituants, ne forme un SN que dans un modèle génératif abstrait, qui ne tiendrait pas compte des potentialités de *stratification des réseaux discursifs*, disons, pour simplifier, des réseaux énonciatifs, compte tenu du fait qu'ils peuvent être multiples et hiérarchisés dans un même énoncé. Autrement dit: *QUI PARLE?*

Dans cette perspective, la nominalisation elle-même n'est qu'un cas particulier d'un problème plus général: c'est celui du fonctionnement prédicatif des noms en russe, ou encore des relations prédicatives sans verbe, compte tenu du fait que ces relations sont inassertées, donc *implicites*.

Je vais donc donner un exemple de suite syntaxique comportant une nominalisation dans un SN (N_1-N_2) et tenter de montrer que le repérage des nominalisations en termes de position syntaxique est de bien peu d'utilité pour résoudre les problèmes de *décalage de niveaux d'assertion* et ceux, qui en sont la conséquence, de places de sujet. Et là encore la traduction montre que la base linguistique est une des conditions de possibilité de processus discursifs tels que le décalage de prise en charge, mais, *en même temps*, fonctionne comme une source d'occultation, d'effacement, de brouillage des indications de prise en charge.

Autrement dit, sur quelles bases linguistiques une nominalisation peut-elle renvoyer ou ne pas renvoyer à un énoncé prédicatif préasserté?

En procédant de la sorte, je pense pouvoir remettre en cause le rapport bi-univoque entre "catégories grammaticales" de surface et parenthésage syntagmatique.

Prenons le cas des "prédicats analytiques", c'est à dire des SV formés d'un verbe opérateur (désémantisé), d'une nominalisation et d'un nom au

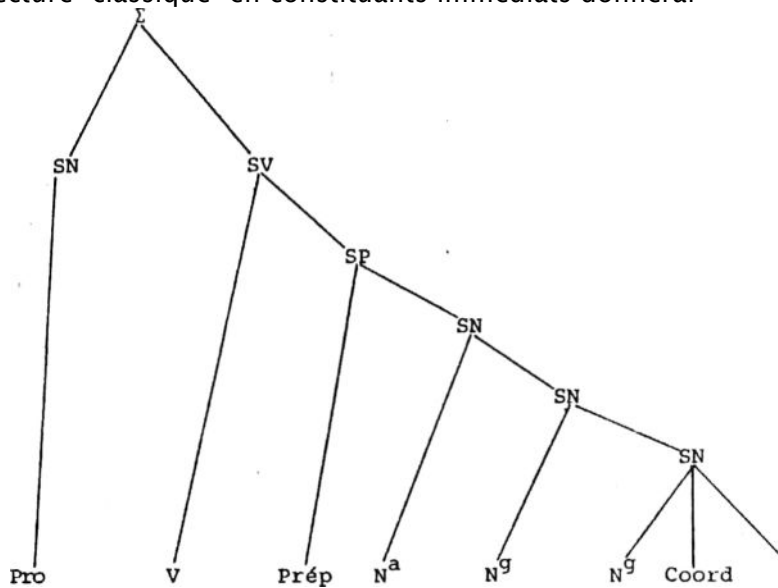
génitif. Le problème est de savoir si la suite Nmz – N^g forme un SN, et dans quelles conditions.

16 Ex: (discours de Khrouchtchev)

Партия ведёт и будет вести решительную борьбу с людьми, которые становятся на путь обмана партии и государства

(Le parti mène et mènera une lutte acharnée contre les gens qui s'engagent dans la voie de la *tromperie du parti et de l'Etat.)

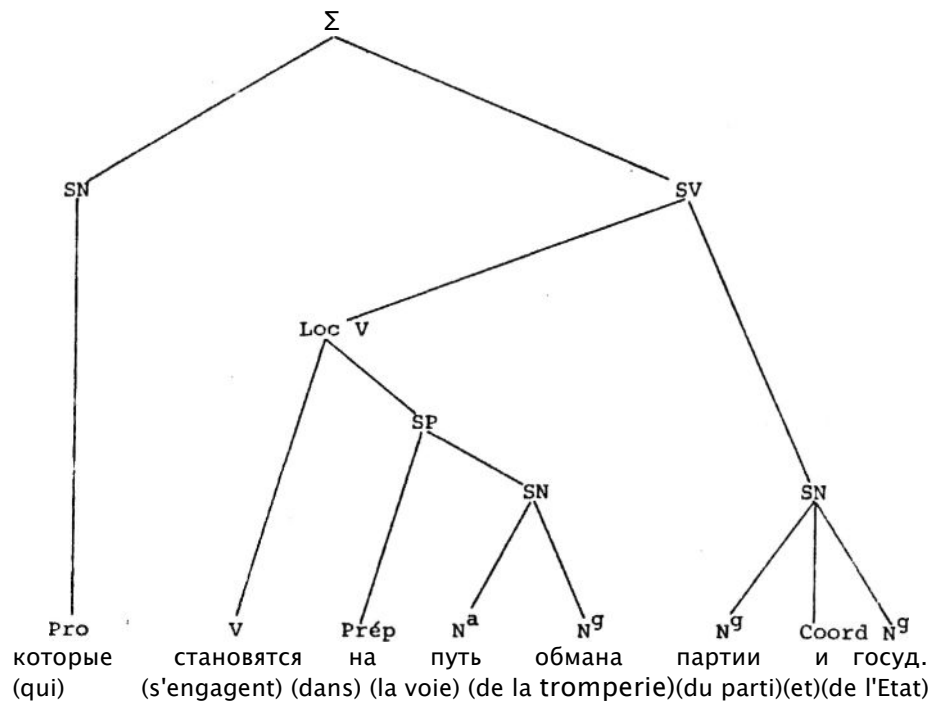
Une lecture "classique" en constituants immédiats donnera:



которые становятся на путь обмана партии) и государства
(qui) (s'engagent) (dans)(la voie)(de la tromperie⁸) (du parti) (et)(de l'Etat)

17 D'autre part le sens inchoatif de *stanovit'sja na put'* ("s'engager dans la voie de") semble autoriser la syntagmatisation avec *obman* ("tromperie") en une Locution verbale:

⁸ "obman" a un fonctionnement transitif en structure profonde, ce qui est impossible pour "tromperie" en français. Mais on ne peut pas traduire par "mystification", par exemple, qui ne convient pas ici.

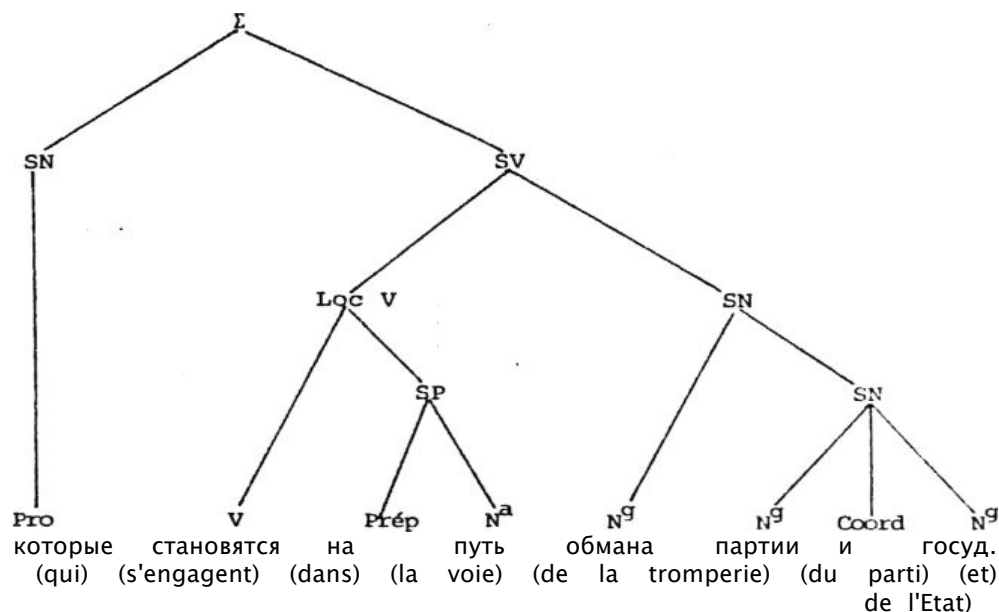


Ici *partii i gosudarstva* ("du parti et de l'Etat") est le *deuxième argument* du prédicat complexe *stanovit'sja na put' obmana* ("s'engager dans la voie de la *tromperie de "), traité en Loc V par *attachement* de la Nmz et du V. Ce prédicat complexe (lexicalisé en Loc V) sera interprété comme un prédicat analytique, où le support verbal en surface fournit la modalité inchoative et les marques

- 18 d'assertion, et le support nominal fournit l'information lexicale:
 inchoatif + *obmanyvat'* (tromper).

Or, une lecture attentive du contexte gauche de cet énoncé nous apprend que *obman* (tromperie) fonctionne comme une *anaphore*, comme une reprise-résumé d'un paragraphe entier traitant de faits de "bureaucratisme" (*administrirovanie*), "escamotage des défauts" (*zamazyvanie nedostatkov*), "flagornerie" (*podxalimstvo*), "bluff" (*očkovtirateľstvo*) pendant la période dite du culte de la personnalité.

Aucune analyse linguistique du "sens" des mots de la phrase ne pourrait rendre compte de cet effet d'anaphore, de reprise contextuelle, qu'il faudra alors interpréter ainsi:



- 19 Ici on a bien une Loc V, mais de constitution différente: c'est *obman partii i gosudarstva* ("la 'tromperie du parti et de l'Etat") qui se trouve occuper la place de deuxième argument du prédicat *stanovit'sja na put'* ("s'engager dans la voie de"). La nominalisation se trouve dans la branche droite du SV, donc "détachée" du verbe, qui ne peut plus lui assurer ses marques d'assertion. J'analyserai par conséquent la nominalisation *obman* ("tromperie") comme un *préconstruit*.

Cette analyse n'a été possible qu'en tenant compte du contexte, ou niveau transphrastique d'une séquence discursive de longueur supérieure à la phrase.

On se trouve ici dans une "zone frontière" insérant des phénomènes que ni l'étude du système de la langue ni l'étude de la parole ne peuvent expliquer. Zone frontière où, sur la base de la langue, se développent des processus discursifs.

Ce qu'il importe de souligner ici est que le passage dans une autre langue va bouleverser cette répartition, elle-même instable, entre l'asserté et le préasserté.

Ici, la traduction des *Cahiers du Communisme* :

les gens qui trompent le parti et l'Etat est représentée par le deuxième schéma. Elle est sans doute la "meilleure" traduction qu'on puisse faire, mais elle perd l'effet d'anaphore de la nominalisation "détachée" du verbe.

J'ai essayé de montrer qu'une nominalisation ne "correspondait" à un préconstruit dans un prédicat analytique que si elle n'était pas dans la branche gauche d'un SV. Dans ce dernier cas, en effet, la caractéristique préassertée de la nominalisation est *annulée* par l'assertion contenue dans le verbe conjugué de la Loc. V.

- 20 Je dirai maintenant que le parenthésage syntagmatique lié à la présence d'une nominalisation est autre chose qu'un simple jeu de réécriture, en ce qu'il engage la place du sujet. Et c'est là, sans doute, qu'on pourra tenter de faire une différence entre ambiguïté "en langue" et ambiguïté "en discours".

En effet, le problème "classique" de l'ambiguïté en grammaire générative est résolu en faisant correspondre à une séquence de surface *deux* interprétations différentes en structure profonde.

Ex. (donné par A.BERRENDONNER) :

|-----|-----|
 La maîtresse de gymnastique amoureuse
 |-----|-----|

Or il semble qu'ici le problème est d'un ordre différent il y a bien *conflit* sur les limites de constituants immédiats, mais la formalisation a pour conséquence une certaine configuration de la forme-sujet: qui parle? quelle est la "source" de l'énoncé? "qui" affirme quoi? qui est responsable? qui prend en charge l'assertion d'une relation prédicative enchâssée dans un SN?

Ces questions me semblent inséparables d'une interrogation globale sur les définitions des "catégorie grammaticales": les limites sont floues entre SN et SV, ou du moins ne sont pas données au départ, mais sont le résultat d'une *construction*.

La traduction, non seulement bouleverse les bases linguistiques de ces processus discursifs, mais encore, tout à la fois, fonctionne comme une *interprétation* (au sens herméneutique), comme une pratique spécifique de *lecture*.

III/ Traduction de langue ou traduction du discours?

Je terminerai en posant la question suivante: que traduit-on, de la langue ou du discours?

La réponse à cette question pourrait nous dire si "l'abondance des formes nominales dans le style officiel en russe", notée dans les grammaires contrastives, est un fait de langue ou un fait de discours.

21 Dans une première partie j'ai parlé du passage de langue à langue. Puis la deuxième partie a montré que le cadre uniquement linguistique n'était pas satisfaisant: j'ai donc dû envisager une problématique discursive .

J'ai essayé de montrer

- 1) que le rapport langue/discours a "quelque chose à voir" avec le rapport syntaxe/sémantique.

- 2) qu'il convient d'avoir une conception dialectique de l'opposition binaire langue/discours: on doit donc se demander vers quel *pôle* de l'axe langue/ discours se situe l'abondance des nominalisations dans le "style officiel" en russe.

- 3) que la traduction est un des moyens de mettre au jour cette opposition, dans les cas de blocage, d'impossibilité, de "failles".

Ce qui montre, entre autres, que l'ambiguïté est moins un *fait*, une donnée de départ, qu'un *effet* du processus de lecture. L'ambiguïté, comme la non-spécification, est une (re)-construction, et non une cause première dans la langue (cf. les travaux de P.LE GOFFIC).

CONCLUSION

Par un rééquilibrage du rapport langue/discours à partir de la pratique de la traduction, j'ai voulu poser quelques jalons vers un problème à mes yeux essentiel: traduit-on de la langue ou du discours?

Ma réponse est, pour l'instant, toute conjecturale. On peut dire, simplement, que ces formes nominales se traduisent mal en français. Or les failles de la traductibilité, dans ce cas, permettent de mieux saisir les points de contact entre l'autonomie relative de la langue et les processus discursifs qui y trouvent appui. Le rapport langue/discours est ainsi la seule problématique à l'intérieur de laquelle on peut situer le problème de la forme-sujet et de ses réalisations langagières.

22 Le problème n'est en aucun cas que le français est une langue "moins ambiguë" que le russe. Il n'y a ici aucun jugement de valeur (sur la notion idéologique de "clarté de la langue française" par exemple). L'important, ce

sont les conséquences pour la discursivité de la répartition obligatoirement (ou plus ou moins obligatoirement) différente d'une langue à l'autre des éléments explicites et implicites, des éléments dits et non-dits.

L'important est moins de parler de l'inadéquation l'un à l'autre de deux systèmes syntaxiques, que de donner des éléments en vue de l'élaboration (future) d'un cadre théorique à l'intérieur duquel peut être pensée l'opposition dialectique entre langue et discours.

Ceci permettrait peut-être de donner encore une problématique dans ce colloque déjà si riche, où l'on pourrait parler de traductibilité du discours sur une base lexico-syntaxique slave ou romane.